

Un guide politique de la Rome de Pie VII : le Tableau de Rome vers la fin de 1814 de Guinan Laoureins

di Nicolas BOURGUINAT
Université de Strasbourg

doi.org/10.26337/2532-7623/BOURGUINAT

Résumé : Cet article étudie l'interprétation du rétablissement de Pie VII à Rome en 1814 par les témoins et voyageurs étrangers des premières années de la Restauration pontificale. La réflexion s'adosse sur le Tableau de Rome vers la fin de 1814, œuvre d'un diplomate hollandais, que l'on situe par rapport à la littérature de voyage des Lumières, très critique vis-à-vis de l'institution pontificale, mais aussi des comportements des élites et du peuple romain. L'approche de J.-G. Reinhold est à son tour confrontée à celle de Stendhal dans Rome Naples et Florence en 1817, qui s'inspira nettement de lui, notamment pour la comparaison défavorable avec la période d'administration française de la Ville Éternelle de 1809-1814, et à celle d'observateurs étrangers plus indulgents comme Charlotte Eaton, Marianna Starke et Friederike Brun, dont les textes parurent entre 1816 et 1820.

Abstract: This article deals with how foreign travellers that visited Rome during the beginning of the Restoration understood the political meaning of Pope Pius VII's return to Rome in 1814 and its aftermath. The main source analysed here is the Tableau de Rome vers la fin de 1814 by Guinan Laoureins, pen name of J.-G. Reinhold, who represented the Netherlands in Rome. This itinerary of the city seems close from the travel literature of the Enlightenment, which was deeply critical of the papal monarchy and also shocked by the desaffection of the Roman elites and by the violent and bad temper of the common people. It seems clear that the book has inspired Stendhal's own critic of the Papal States in Rome, Naples et Florence in 1817 –and particularly that the French diplomat and novelist rely similarly on a confrontation between the rule indulged by leaders such as Consalvi and Pacca and the French "rational administration" between 1809 and 1814. The approach of the "revival" of the Papal monarchy by British women travellers such as

Charlotte Eaton and Marianna Starke, ou by the German woman poet Friederike Brun appears of course less radical and more temperate than Reinhold's and Stendhal's.

Keywords: Rome, Pope Pius VII, *Tableau de Rome*

Saggio ricevuto in data 5 aprile 2018. Versione definitiva ricevuta in data 16 luglio 2018.

En mai 1814, Pie VII retourna à Rome auréolé d'un grand prestige pour l'opposition résolue qu'il avait montrée, cinq années durant, à Napoléon. Il n'en était pas moins soumis au même défi que les autres souverains recouvrant leurs États au moment des restaurations : d'abord récupérer l'intégralité de leurs territoires (ce fut l'objet de la mission de Consalvi au congrès de Vienne, qui permit de conserver les Légations dans le giron des États pontificaux), et ensuite et surtout rétablir un ordre ancien – qui ne soit pas l'ordre napoléonien mais qui en assimile les leçons, et puis enfin en troisième lieu, et ce n'est pas moins essentiel : se rétablir symboliquement en réinvestissant les fonctions souveraines. Si l'on en juge par l'abondance de la bibliographie disponible, le retour de Pie VII à Rome en 1814 peut sembler assez bien connu¹. Mais nombre de questionnements de l'historiographie moderne n'ont jamais vraiment été appliqués à la

¹ Nombre de travaux, dont certains publient très extensivement leurs sources, ont en effet été publiés entre les années 1860 et la veille de la première guerre mondiale: ainsi le recueil de J.-O.-B. D'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine et le Premier Empire*, 5 voll., Paris, Michel Lévy, 1868-1870, ou celui du père I. RINIERI, *Napoleone e Pio VII*, 2 voll., Torino, UTET, 1906, augmenté de l'abondante *Corrispondenza tra Consalvi e Pio VII* pendant le congrès de Vienne, ou encore par exemple les cinq volumes de M.-H. WEIL, *Le Prince Eugène et Murat*, 5 voll., Paris, Plon, 1902. On peut se référer parmi les recherches récentes, en français, à P. BOUTRY, *Traditions et trahisons, le retour de Pie VII à Rome*, in *La fin de l'Europe napoléonienne. 1814, la vacance du pouvoir*, a cura di Y.-M. BERCE, Paris, Henri Veyrier, 1994, p. 202-218, ou

restaurazione romana : le pape ayant recouvré ses États sans violence, cinq ans après en avoir été arraché, et sans recours aux armes puisque ce ne sont pas les coalisés qui l'ont rétabli sur son trône, je pense notamment à la question de la représentation, de la mise en scène et de l'imaginaire de ces retrouvailles, bref tout l'enjeu de la mémoire de cet événement exceptionnel.

Du point de vue de la production éditoriale, l'année 1814 fut justement marquée par la publication en grande quantité de documents rétrospectifs, relatifs aux manœuvres françaises qui avaient conduit à l'arrestation et à la déportation du pape, en 1809, et cette vogue éditoriale se poursuivit au moins jusqu'en 1817. De la même manière, l'épisode du retour de Pie VII à Rome suscita une abondante littérature laudative ou hagiographique, d'autant que chaque ville qui avait vu passer le pontife dans son itinéraire triomphal vers la Ville Éternelle voulait en garder vivant le souvenir. Ces titres composent donc, avec les premières biographies de Pie VII publiées au lendemain de sa mort, ou bien un peu plus tard comme celle d'Artaud de Montor², les sources primaires dont dispose l'historien sur l'appréhension immédiate et sur la mémoire de ces événements par le peuple et les élites. On connaît également le point de vue de Consalvi sur ces épisodes de 1814 grâce à ses mémoires, et aussi grâce à la biographie qui parut au lendemain de sa mort signée par le consul général de Prusse en Italie, en résidence à Rome. On connaît

bien *Souverain et pontife. Recherches prosopographiques sur la Curie romaine au début de la Restauration*, Rome, École française de Rome, 1999.

² A. F. ARTAUD DE MONTOR, *Histoire du pape Pie VII*, 2 voll., Paris, A. Leclère, 1836. Montor fut secrétaire de l'ambassade française dans les dernières années de la vie du pape, et il a reconstitué et dramatisé nombre de scènes comme par exemple les entretiens que Pie VII eut avec Murat au printemps 1814.

enfin celui de Pacca par ses mémoires, parus en traduction française en 1833³. Mais un petit nombre d'observateurs et de commentateurs étrangers ont également apporté leur contribution.

Comment les visiteurs étrangers de Rome peignirent-ils le retour de Pie VII et la « normalisation » qui fit suite aux années de réformes imposée par le haut par les Français ? Telle est la question qu'on se propose de traiter ici en raisonnant sur un ouvrage qui a les apparences d'un « itinéraire » ou guide de la Ville Éternelle, paru à Bruxelles fin 1816 et dénommé *Tableau de Rome vers la fin de 1814* sous la signature de Guinan Laourens, et en le rapprochant d'autres textes plus connus. Ce pseudonyme bizarre cachait un ami de Stendhal dont le véritable nom était Johann Gotthard Reinhold. Au service du gouvernement hollandais de Guillaume I^{er}, ce lettré et libre-penseur notoire venait de passer deux années à Rome comme ministre plénipotentiaire : il était donc particulièrement qualifié pour dresser le bilan des années de l'occupation napoléonienne et pour analyser les enjeux de la refondation à laquelle devrait s'attaquer Pie VII, désormais rétabli sur le trône de Pierre. Quelques années avant Stendhal lui-même dans *Rome, Naples et Florence en 1817*⁴, et à rebours

³ J. L. BARTHOLDY, *Zägeausdem Leben des Cardinals Herculus Consalvi*, Stuttgart, 1824. L'auteur était l'oncle maternel de Felix Mendelssohn. Lui et Consalvi avaient fait ensemble la traversée Calais-Douvres lors de la mission du cardinal à Londres en juin 1814. À propos de ces textes, voir P. BOUTRY, *Les écrits autobiographiques des cardinaux secrétaires d'État du premier XIX^e siècle*, « Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Italie et Méditerranée », 110, 1998/2, p. 591-607, et J.-O. BOUDON, *Les cardinaux sur les routes de l'Empire : l'exemple de Bartolomeo Pacca*, in *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites (1790-1840)*, a cura di N. Bourguinat - S. Venayre, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2007, pp. 271-286.

⁴ L'édition de Paris est signée « M. de Stendhal, officier de cavalerie » (avec à la fin, la mention suivante : « L'auteur, qui n'est plus français depuis 1814, est à un service étranger »), tandis que celle de Londres, légèrement diffé-

d'autres guides, aux vues plus indulgentes, rédigés à la même époque par des témoins britanniques ou allemands, comme le *Rome in the Nineteenth Century* de Charlotte Eaton, l'ouvrage juxtapose des chapitres descriptifs sur la Rome antique et moderne à des développements polémiques sur les institutions et la vie publique. Sans suivre un plan très rigoureux, il tire prétexte des rubriques classiques de l'itinéraire romain pour attaquer sévèrement l'institution pontificale et dresser un bilan sans concession de la condition du peuple romain. Ce *Tableau* publié par le diplomate hollandais renouait donc avec les critiques du gouvernement de l'Église qui étaient déjà classiques au XVIII^e siècle mais en les relisant au prisme de la période française et de l'administration « éclairée » de Tournon et de Miollis entre 1809 et 1814⁵.

rente, est entièrement anonyme. Les deux parurent en 1817. Toutes les citations renverront à STENDHAL, *Voyages en Italie*, a cura di V. DEL LITTO, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973.

⁵ L'échantillon auquel je confronterai le *Tableau de Rome vers la fin de 1814* de Guinan Laourens sera donc constitué de *Rome, Naples et Florence en 1817* de Stendhal, des *Briefve aus Rom* de Friederike Brun, et des deux guides britanniques de Charlotte Eaton, *Rome in the Nineteenth Century* et de Mariana Starke, *Travels on the Continent*. Pour cette production, voir notamment J. BOUDARD, *Rome au XIX^e siècle vue à travers les guides de l'époque*, Moncalieri, CIRVI, 2002. Pour les itinéraires, guides et tableaux en italien, voir G. SICARI, *Bibliografia delle guide di Roma in lingua italiana dal 1480 al 1850*, Rome, h.c., 1991.

Pour la Rome française, voir notamment *Roma negli anni di influenza e dominio francese, 1798-1814. Rotture, continuità, innovazioni tra fine Settecento e inizio Ottocento*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 2000, et S. V. NICASSIO, *Imperial City. Rome, Romans and Napoleon, 1796-1815*, Welwyn Garden City, Ravenhall Books, 2005. Bien plus ancien, mais toujours utile : L. MADELIN, *La Rome de Napoléon. La domination française à Rome de 1809 à 1814*, Paris, Plon, 1906.

L'inspiration d'un pamphlétaire anti-pontifical

Johann-Gotthard Reinhold (1771-1838) était le fils d'un marchand d'Amsterdam : né à Aix-la-Chapelle, scolarisé à Karlsruhe, puis élève de l'académie de Stuttgart, il servit brièvement comme lieutenant dans l'armée hollandaise en 1793-1795, puis il fut diplomate pour la République batave qui l'envoya en Allemagne, d'abord de 1800 à 1809 à Hambourg comme secrétaire de légation puis chargé d'affaires pour les États hanséatiques (il y fréquenta notamment le poète Klopstock), ensuite comme ministre plénipotentiaire à Berlin, en 1809. Mais Reinhold demanda sa retraite lorsque le Royaume de Hollande fut annexé à la France et départementalisé, l'année suivante⁶. En 1814, il fut récompensé de cette manifestation de patriotisme : appelé par Guillaume I^{er}, il entra au service de la maison de Nassau en tant que ministre plénipotentiaire et fut dirigé vers Rome.

Reinhold allait y tenir un salon très apprécié des étrangers ainsi que des Italiens de passage comme Leopardi⁷. Cependant, il fut rapidement pris en grippe par le Saint-Siège, et considéré comme un interlocuteur incapable de négocier le concordat souhaité pour le nouveau royaume des Pays-Bas, qui incorporait désormais l'ancienne Belgique avec ses sujets catholiques⁸. Paru d'abord à Bruxelles en 1816 chez Weissenbruch, le livre a été

⁶ O. BENEKE, *Reinhold, Johann Gotthard*, in «Allgemeine Deutsche Biographie», Leipzig, Dunckert et Humblot, (1889), t. 28, p. 80-82.

⁷ Sur ce point, voir *Leopardi a Roma*, a cura di N. BELLUCCI, L. TRENTI, Milan, Electa, 1998, pp. 118-121.

⁸ Ces réserves transparaissent chez certains historiens comme Terlinden, qui le qualifie de « diplomate de rencontre, tels que les jeunes monarchies sont souvent disposées à en employer » (Charles Terlinden, *Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, et l'Église catholique en Belgique (1814-1830)*, Bruxelles, 1906, voll. 1, p. 146). Sur ces tensions entre le Saint-Siège et le nouveau royaume, voit M. CHAPPIN, *Pie VII et les Pays-Bas. Tensions religieuses et tolérance civile, 1814-1817*, Rome, Università Gregoriana, 1984.

réédité à Paris en 1821, toujours sous le même pseudonyme. Le *Tableau de Rome vers la fin de 1814* fut immédiatement jugé scandaleux pour ses attaques anti-pontificales. Marcello Spaziani, l'un des seuls chercheurs à s'être intéressé à ce texte, estimait qu'il se présentait comme un libelle dont le thème serait distillé avec finesse et méthode mais resterait au fond toujours identique, à savoir : les Français avaient planté à Rome des germes prometteurs de la modernité, que l'administration pontificale aurait refusé de recevoir⁹. Et ainsi se succèderaient les cha-

⁹ M. SPAZIANI, *Stendhal e il 'Tableau de Rome vers 1814'*, « Strenna dei Romanisti », 21, (aprile 1960), p. 161-168, réimpr. *In margine a Stendhal. Il 'Tableau de Rome à la fin de 1814'*, in ID., *Francesi in Italia e Italiani in Francia*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1961, pp. 101-112. Se fiant à l'opinion de Carlo Cordié dans son compte rendu de l'édition de *Rome, Naples et Florence en 1817* donnée par Henri Martineau aux éditions du Divan, en 1956 (« Studi francesi », 1, (1960), p. 102), Spaziani, contestait cependant l'attribution du *Tableau* au diplomate hollandais. Son raisonnement s'appuyait sur des mentions du catalogue de la BNF et des *Supercherie litteraires* de Quérard reliant le pseudonyme de Guinan Laoureux à un certain « J.-B. Reynolds, écrivain belge ». Compte tenu de la quasi-homonymie, et du fait qu'on ne possède pas la moindre information biographique fiable sur cet hypothétique auteur d'outre-Quévrain, il ne semble pas possible de soutenir cette position et de partager ces réserves. Dans l'édition de La Pléiade des voyages italiens de Stendhal, V. Del Litto a repris d'ailleurs sans discussion l'identification de Guinan Laoureux avec Reinhold (voir la note 2 de la p. 167, p. 1426). Nombre de contemporains ont spontanément attribué le *Tableau* au représentant de Guillaume I^{er} à Rome, à commencer par l'abbé De Foere, prêtre du diocèse de Gand alors persécuté par les autorités hollandaises (qui l'avaient emprisonné une quinzaine de jours pendant l'été 1815, au plus fort de la querelle autour du serment exigé aux députés des états généraux qu'avait déclenchée l'épiscopat belge). Il en informa Le Surre, le vicaire général de M^{gr} de Broglie au siège de Gand, qui le répercuta à M^{gr} Manzio, le principal conseiller de Consalvi pour les Pays-Bas, quelques mois après les échanges du mois d'août 1817 entre Consalvi et Reinhold (Archivio Segreto Vaticano, Segreteria di Stato, rubr. 270, 1817, f^o 68r., cité in *Pie VII et les Pays-Bas*, p. 281, n. 39).

pitres comme autant de rubriques où attaquer l'institution pontificale pour son incapacité à se rénover : sur les canonisations, l'Inquisition, les miracles, les dévots, l'avidité du clergé, le commerce des indulgences... La première partie de l'ouvrage, certes, conserve les apparences d'un guide pour les étrangers. Elle passe donc en revue méthodiquement les lieux publics et les monuments de valeur, particulièrement ceux de la Rome antique, peut-être d'ailleurs pour suggérer qu'ils sont négligés et que les entreprises archéologiques impulsées par le préfet Tournon, sur ordre de l'empereur, sont demeurées sans suite¹⁰. Mais à y bien regarder, une fois qu'il a épuisé la description de ce qu'il faut voir et l'inventaire des monuments, l'auteur ne se gêne plus pour revenir sur le gouvernement, l'état d'esprit du peuple, la société laïque et ecclésiastique. Les sections suivant les descriptifs de la Rome antique ne contiennent pas d'argumentaire méthodique mais de nombreux développements enchâssés où l'on reconnaît certains des lieux communs favorisés des voyageurs français du second XVIII^e siècle contre le gouvernement pontifical, comme si le premier XIX^e n'avait au bout du compte qu'à les continuer sans changement majeur.

L'ouvrage provoqua quoi qu'il en soit un sérieux incident entre La Haye et Rome. L'atmosphère était tendue depuis 1815, eu égard aux relations difficiles du haut-clergé belge, et notamment M^{gr} de Broglie, par rapport au nouveau pouvoir du roi de Hollande. Plus généralement, tous les rapports de l'État néerlandais

¹⁰ GUINAN LAOUREINS, *Tableau de Rome vers la fin de 1814*, Bruxelles, Weissenbruch, 1816, par exemple pp. 5-42 et pp. 84-95. Ce qui serait injuste compte tenu de la continuation de nombreux chantiers à la fin du pontificat de Pie VII : voir R. T. RIDLEY, *The Eagle and the Spade. Archeology in Rome in the Napoleonic Era*, Londres, Cambridge University Press, 1982, et *The Pope's Archeologist. The Life and Times of Carlo Fea*, Rome, Edizioni Quazar, 2000.

dais avec l'Église catholique du royaume posaient problème, notamment pour la nomination aux évêchés belges où le concordat de 1801 avait continué de s'appliquer, ou encore pour la question de la liberté d'enseignement. Un entretien eut lieu à Rome, le 16 août 1816, entre Reinhold et Consalvi, qui mit en avant, parmi les griefs de la Papauté, la parution du *Tableau*, jugé diffamatoire. Il remit une note détaillée contenant six pages d'extraits choisis du livre, parmi les plus insultants, notamment sur les mœurs corrompues et l'inculture prêtées au clergé romain. Reinhold répondit par une autre note remise au cardinal secrétaire d'État quelques jours plus tard, le 18 août, dans laquelle il repoussait toutes les accusations¹¹. À propos de l'ouvrage en particulier, il se contenta de formules très générales : l'excès de la charge anti-pontificale compromettait peut-être son auteur, mais en elle-même, la liberté d'imprimer demeurait une institution produisant de bons fruits, et pour les mécontents, il restait toujours le recours aux tribunaux¹²... Le propos était sans doute d'autant plus insinuant que l'Église belge, avec le soutien du Saint-Siège, venait de s'opposer avec virulence à certaines des dispositions constitutionnelles retenues pour le nouveau royaume des Pays-Bas, et en particulier à la liberté de la presse¹³. Et le cardinal secrétaire d'État lui-même n'approuvait guère ce principe fondateur du pluralisme d'opinion...

Lors d'un dernier entretien entre Consalvi et Reinhold, en septembre 1816, le cardinal secrétaire d'État s'estima satisfait

¹¹Note rédigée par Reinhold et datée du 18 août 1816 (ASV, Segreteria di Stato, rubr. 270, 1816, f° 71r-74r.).

¹² CHAPPIN, *Pie VII et les Pays-Bas*, pp. 281-283.

¹³*Ivi*, p. 281, qui cite l'édition Crétineau-Joly des mémoires de Consalvi (t. 1, p. 25), reprenant elle-même des annotations marginales au manuscrit désignant la liberté de la presse comme « l'arme la plus dangereuse qui ait jamais été mise entre les mains des adversaires de la religion et de la monarchie ».

par les réponses reçues de la diplomatie hollandaise sur la plupart des points, mais il revint sur le livre : le ministre de Hollande le renvoya de nouveau aux tribunaux. L'affaire n'eut pas d'autre suite, et chose curieuse, au contraire des livres de Stendhal et de Charlotte Eaton, le *Tableau de Rome* ne fut même pas mis à l'Index¹⁴. Lorsque l'ouvrage eut une seconde édition, publiée à Paris en 1821, son orientation fut encore plus fermement antipapiste, comme s'il avait été confirmé dans cette orientation dans encouragé par le contexte des révolutions italiennes de 1820-1821. Un seul ajout dans le domaine des curiosités architecturales, mais une bonne dizaine à mettre au compte de sa charge contre les abus de l'Église : retour de l'Inquisition, chasse à la libre pensée, commerce des indulgences, mœurs cléricales, etc¹⁵. Mais malgré les soupçons qui pesaient sur lui et le faisaient voir par la Curie comme un libre penseur et un josphiste convaincu, Reinhold put rester en place et jouer un rôle plutôt modérateur dans les difficiles négociations entre l'Église et la monarchie de Guillaume I^{er} (qui fit exiler l'évêque de Gand, Broglie, et son vicaire général, Le Surre, en 1817-1818). Il resta en fonctions jusqu'au terme des négociations du Concordat, finalement signé en 1827, et alla ensuite terminer sa carrière à Berne.

Sur la haute société romaine, Guinan Laourens partageait tout à fait le jugement de ses contemporains français : le ramollissement est généralisé, le *far niente* est le bonheur suprême des

¹⁴ Voir J. MARTINEZ DE BUJANDA, *Index librorum prohibitorum, 1600-1966*, Genève, Droz, 2002. Pour Eaton (Waldie), le décret date du 12 juin 1826, pour Stendhal du 4 mars 1828 : il s'agit donc de décisions prises après la mort de Pie VII, sous le pontificat de Léon XII.

¹⁵ La liste de ces ajouts est dressée par Spaziani, *In margine a Stendhal*, p. 104, n. 6. En trois volumes au lieu d'un seul, cette seconde édition porte un titre modifié : *Tableau de Rome en 1814*, 3 voll., Paris, Rosa, 1821.

Romains¹⁶. Des commentaires sont naturellement réservés aux mœurs du haut-clergé, et en particulier celui des membres de la Curie, et jusqu'à ceux des titulaires du trône de Pierre. Pie VI, mort prisonnier des Français, à Valence, en 1799 ? Il se partageait entre le vin et sa maîtresse, affirme notre auteur... Pie VII, dont la courageuse résistance passive est sortie victorieuse des méthodes autoritaires de Napoléon, et qui bénéficie d'un grand prestige dans l'Europe post-1814 ? Guinan Laoureins invite ses lecteurs à n'y voir qu'un opportuniste cauteleux. « Sans doute, écrit-il, il avait ses raisons de venir sacrer [l'empereur] à l'extrémité des Gaules : les papes ont toujours été du côté de ceux qui pouvaient agrandir, enrichir l'église, ou leur famille. » Bref le tableau n'est nullement changé ! « C'est à la cour des papes que se sont réunies toutes les iniquités [:] la simonie, le viol, l'inceste, l'adultère, l'assassinat (...) »¹⁷, poursuit le *Tableau de Rome*. Quant au bilan de l'histoire récente, c'est-à-dire du rétablissement de la Papauté en 1814, il n'est pas non plus à l'avantage du pontife : « Ce qu'il faut au Vatican, estime le diplomate, ce sont des honneurs et des richesses. Or, c'est précisément pour s'être trop mêlée des affaires de la terre que cette cour a ruinée celle du ciel... Ses bulles sont des armes rouillées ; au lieu de couvent, on ne veut que des casernes ; tout est soldat, jamais le glaive ne fut aussi près de briser l'encensoir »¹⁸.

Le tableau de la société romaine ne s'arrête pas, loin s'en faut, aux élites. Les perspectives se veulent aussi historiques et

¹⁶ Voir par exemple l'analyse de cette distance culturelle vis-à-vis des élites locales de la part des fonctionnaires ou officiers français dans M. BROERS, *The Politics of Religion in Napoleonic Italy. The War against God 1801-1814*, Londres et New York, Routledge, 2002, et *The Napoleonic Empire in Italy. Cultural Imperialism in A European Context ?*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005, p. 193-195 et p. 248-255.

¹⁷ GUINAN LAOUREINS, *Tableau de Rome*, p. 382 et p. 384

¹⁸ *Ivi*, p. 348

économiques. Et ainsi, Guinan Laourens feint de s'étonner de l'état d'abandon dans lequel se trouve la *Campagna* romaine, ce qui était une vieille antienne des observateurs étrangers des États de l'Église. Manifestement, la nouvelle sensibilité à ces étendues désolées, inaugurée par Chateaubriand sans sa célèbre lettre à M. de Fontanes, au tout début du XIX^e siècle, ne l'a pas affecté, et son appréciation reste fondée sur un paradigme quasiment indiciare. La médiocrité de l'agriculture fait signe vers l'incurie de l'administration pontificale toute entière, restée indifférente au mouvement du progrès de l'agronomie des Lumières :

On se contente de promener la charrue dans les parties du sol qui paraissent les plus grasses ou les plus fraîches. Mais, comme dans un domaine cette culture s'étend tout au plus sur un 6^e des terres labourables, le fermier ne se gêne ni pour les lisières, ni pour les chemins, ni pour les clôtures. Les points montueux, on les laisse, parce qu'ils exigeraient trop de travail. Jamais un arbre n'est planté. Les eaux manquent absolument, ou elles croupissent. On sème sans fumer, sans purger, sans herser : le hasard des saisons fait tout. Comment le dépérissement total de l'agriculture ne serait-il pas le résultat de ces systèmes vicieux¹⁹ ?

Il dresse aussi un tableau pitoyable des travailleurs de la terre, et en profite pour faire la liaison avec les effectifs pléthoriques de la mendicité dans les rues de Rome, qui étaient également dans la ligne de mire de la grande majorité des témoins et voyageurs étrangers depuis l'âge de la Contre-Réforme, et qui fonctionnent également comme un symptôme de l'incurie généralisée :

Pas un toit, pas un ombrage hospitalier pour abriter ces hommes. Ils sont couverts de sueur et de poussière, point de linge pour changer. Ils tombent de lassitude et s'endorment sans précaution. Ce sommeil tue sous un ciel inclément. S'ils y résistent, ce n'est que pour aller s'ensevelir dans les hôpitaux. Ces essaims de mendiants, pâles et défigurés, qui comme autant de

¹⁹ *Ivi*, p. 315.

spectres, se traînent plutôt qu'ils ne marchent, dans la ville des Césars, sont les débris de ce peuple des moissonneurs²⁰.

La populace romaine lui paraît d'ailleurs peu digne de commiseration. Sa fausseté de caractère, tournant à la fourberie, n'est au fond que le décalque de la corruption morale des classes dirigeantes, qui elle-même résulte des logiques de l'influence et de la courtoisie qui règnent au sein de la Curie²¹. Et de manière plus surprenante, il revient à plusieurs reprises sur le penchant à la violence et à la « férocité » de cette populace romaine, qu'il rapproche de l'« affreux caractère de l'Espagnol des provinces méridionales » et qu'il explique comme « un reste des mœurs africaines »²² : une terminologie qui était surtout appliquée à l'Italie de l'extrême Sud, et qui avait été par exemple utilisée par un haut fonctionnaire français, Creuzé de Lesser, dans son *Voyage en Italie et en Sicile* publié en 1806, mais qui devait connaître une grande fortune au cours du XIX^e siècle²³.

²⁰ *Ivi*, p. 316.

²¹ *Ivi*, pp. 343-344. « Pie VII, devant ses coffres vides, essaie les vieilles rubriques de l'Église pour rentrer dans ses anciens domaines. Ses nonces font bien tout ce qu'ils peuvent pour désobstruer les canaux pour où coulaient jadis les trésors de l'Église. Mais cette maudite raison moderne y a jeté tant de pierres ! ».

²² *Ivi*, p. 105.

²³ Voir mon analyse dans N. BOURGUINAT, *Le Midi comme énigme historique*, in *L'invention des Midis. Représentations de l'Europe du Sud, XVIII^e-XX^e siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2015, pp. 5-17, ainsi que N. MOE, *The View from Vesuvius. Italian Culture and the Southern Question*, Berkeley, University of California Press, 2002, pp. 55-75.

Un moment d'histoire contemporaine dans les guides de Rome

Un itinéraire d'orientation anticléricale, comme il en était paru bien d'autres à l'époque des Lumières²⁴ ? Bien qu'il soit rarement mal informé, sur le plan géographique et historique, le *Tableau de Rome vers la fin de 1814* tourne volontiers au pamphlet contre le papisme, ce qui suppose qu'il orchestre, en écho, un éloge discret (ou en pointillés) de l'occupation française :

Les Français avaient ambitionné cette révolution. Elle n'a pas été complète, parce qu'ils semblent n'avoir ambitionné la possession de Rome que pour y dévorer un domaine immense... La haute police et les coups d'État sont venus ensuite. Pour caresser un parti, on a fait la guerre à l'autre. Les réactions ont suivi ; le parti dévot en est devenu plus entreprenant : il fallait le combattre, on l'a tyrannisé. Insensiblement, les mécontents de tous les bords se sont rapprochés par la haine commune. L'administration s'est mis sur les bras deux ennemis au lieu d'un²⁵.

C'est certainement parce que Stendhal apprécia à son juste prix l'engagement anticléricale de ce voyageur au pseudonyme étrange et qu'il se reconnut dans son parti pris en faveur de la « bonne administration » de Tournon et de Miollis, qu'il prit la peine de le citer en note dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, et qu'il en recopia tout un passage dans *Promenades dans Rome*, à l'entrée du 2 décembre 1827²⁶. Certes, c'est un point établi que

²⁴ G. MAUGAIN, *Rome et le gouvernement pontifical au XVIII^e siècle d'après les voyageurs français*, in *L'Italie au XVIII^e siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1929, pp. 45-70.

²⁵ GUINAN LAOUREINS, *Tableau de Rome*, p. 346.

²⁶ *Ivi*, p. 224-225. Il s'agit d'une description du groupe des Trois Grâces, à l'occasion de la visite de l'atelier de Canova – un des artistes les plus impliqués dans les projets et dans la vie publique la Rome napoléonienne, mais qui n'avait pas tardé à revenir dans les bonnes grâces de la Papauté. Guinan Laou-

les guides et les itinéraires ont un penchant naturel à l'intertextualité, se recopiant mutuellement, et s'insinuant les uns dans les lacunes ou les imprécisions constatées chez les autres, et c'est également une certitude que Stendhal « empruntait » souvent sans beaucoup de précautions à ses différentes sources²⁷. Pour les sources de *Rome, Naples et Florence en 1817*, on a la preuve dans les manuscrits de Stendhal que le *Tableau* figurait en bonne place :

Pour voir comment les étrangers jugent cette Italie que j'habite, j'achète :

Eustace, 3 vol.

reins le compare à Praxitèle et juge que ce groupe, dont il ne voit qu'un premier développement, en plâtre, « sera un jour rangé parmi les compositions les plus spirituelles de la sculpture ». Stendhal dissimule plus ou moins l'emprunt en lui donnant une forme épistolaire, la lettre qu'il cite étant attribuée à une M^{me}Lampugnani. Ces trois Grâces, achevées en 1814, étaient destinées initialement à Joséphine de Beauharnais. Le sculpteur en exécuta une copie pour le duc de Bedford, qu'il termina en 1817. Très vraisemblablement, pour Stendhal comme pour Guinan Laoureins, le choix de décrire ce groupe est un discret renvoi aux trois sœurs Bonaparte, Élixa, Caroline et Pauline, qui à un titre ou à un autre ont joué un rôle dans le gouvernement de l'Italie d'avant 1814 (tout le monde connaissait la statue de *Pauline Borghese en Vénus Victrix*, qui avait causé beaucoup d'émotion en 1804). Quant au renvoi qui figure dans l'appendice de *Rome Naples et Florence en 1817*, c'est au sujet d'une anecdote (un ancien aide-de-camp du roi Murat qui se serait fait prêtre) et d'une formule très générale (« la révolution des mœurs dure encore à Rome »). Voir STENDHAL, *Voyages en Italie*, p. 167 et p. 708 (et note de V. Del Litto, p. 1655).

²⁷ Voir notamment *Le journal de voyage et Stendhal*, a cura di V. DEL LITTO et E. KANCEFF, Genève, Slatkine, 1981, et pour le cas de Rome, *Stendhal, Roma, l'Italia. Atti de l'Congresso internazionale, Roma, 7-10 novembre 1983*, a cura di M. COLESANTI, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1986. Marcello Spaziani souligne que d'autres emprunts possibles sont identifiables : dans la description d'autres sculptures, comme le Bambino de l'Ara Coeli et la sainte Thérèse du Bernin, il estime qu'on peut identifier l'empreinte irrévérencieuse de Guinan Laoureins (*In margine a Stendhal*, p. 102-103).

Petit-Radel, 3 vol.

Rome en 1814 par Laourens, 1 vol., et Rome en 1817, 1 vol. À mesure que je lis ces ouvrages, je note les principales erreurs ; je les refais pour ainsi dire, sans doute substituant mes erreurs à celles des autres²⁸.

Très certainement, pour les sources des *Promenades dans Rome*, la présence du *Tableau* résulte d'un lien personnel qui s'était tissé entre Stendhal et l'auteur, par l'intermédiaire d'une tierce personne, un ami proche de Stendhal nommé De Potter (1786-1859), rencontré à Paris en 1823 dans le salon du docteur Edwards et admiré par l'écrivain pour son brio et son érudition²⁹. Reinhold lui-même l'avait engagé quelques temps comme secrétaire et le connaissait donc bien lui aussi. Or ce libéral josphiste, lié au parti indépendantiste belge et appelé à devenir un homme politique de premier plan dans son pays, après l'indépendance de 1830, avait lui aussi séjourné à Rome de 1811 à 1821. Ce long séjour répondait à la fois à des inquiétudes pour sa santé mais aussi à des projets de recherches savantes sur l'histoire de l'Église et de la Papauté, ce qui lui valait une grande estime de

²⁸ Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817*, suivi de *L'Italie en 1818*, Paris, Le Divan, 1956, p. 221 (p. 72 du ms.). À noter que la note renvoyant au *Tableau* de Guinan Laourens a été modifiée par les éditeurs modernes du texte : rédigée dans l'édition originale de 1817 qui figure sur Gallica comme « Voir *Rome, en 1814*, par M. Laurens, Bruxelles, 1816 » (*sic*), elle apparaît désormais comme : « Voir *Tableau de Rome à la fin de 1814* par M. Guinan-Laourens. ».

²⁹ Issu d'une famille noble de Bruges, c'était un homme des Pays-Bas autrichiens, qui avait émigré en terre allemande à la suite de l'invasion française de la Belgique, depuis 1794 jusqu'au début du Consulat, mais qui avait aussi médité les leçons du josphisme dans les différents territoires Habsbourg. D'ailleurs, rentré en Belgique en 1823, il devait d'abord être partisan du libéralisme batave, avant de tirer à boulets rouges dans son journal, *Le Courrier des Pays-Bas*, à la fois sur les catholiques belges et sur la domination hollandaise. Voir J. DESCHAMPS, *Stendhal et De Potter*, « Revue de Littérature Comparée », 5, 1925, pp. 673-679, et G. CHARLIER, *Stendhal et ses amis belges*, Paris, Le Divan, 1931.

la part de Stendhal. Louis de Potter avait déjà fait paraître en 1816 des *Considérations sur l'histoire des principaux conciles depuis les Apôtres jusqu'au grand schisme*³⁰.

On peut donc se demander ce que Stendhal choisit de retenir exactement de ce « nœud » de 1814 dans un texte publié quelques mois seulement après le *Tableau* de Guinan Laourens tel que *Rome, Naples et Florence en 1817*. Cette œuvre a été longtemps méconnue parce qu'on lui préféra l'édition de 1827, simplement intitulée *Rome, Naples et Florence*, dans laquelle près d'un tiers du texte d'origine avait été supprimé, spécialement pour les morceaux qui engageaient directement l'auteur, ses opinions ou son intimité. À l'origine, le livre se voulait une espèce de mise au propre du journal de voyage tenu par Stendhal lors de son séjour de 1811. L'idée en avait surgi en mars 1813, après son retour de Russie, mais elle avait mis plusieurs années pour trouver une réalisation. Au moment où il se lança dans la rédaction, Stendhal ne manquait pas d'expérience de l'Italie puisqu'à son premier séjour de 1800-1801 avec les troupes françaises, s'ajoutait son voyage de septembre-novembre 1811, son bref séjour de convalescence de septembre-novembre 1813, et bien entendue sa résidence à Milan ininterrompue depuis 1814. Mais il devait encore apprendre à connaître une ville telle que Rome : en effet, il n'y était resté au total que cinq jours pendant son itinéraire de 1811 (dont deux au lendemain de son excursion

³⁰ Il publia encore en 1821 une série sur les conciles en 6 volumes intitulée *L'esprit de l'Église*. Il s'attarda encore en Italie jusqu'en 1823, séjournant alors à Florence. De Potter devait y avoir accès aux archives et à la bibliothèque de Scipion de Ricci, ministre-conseiller du Grand-Duc de Toscane, évêque de Pistoia et de Prato ; c'est là qu'il réunit les matériaux d'un troisième ouvrage qui parut en 1825 et qui fut immédiatement traduit en allemand et en anglais : cette *Vie de Scipion Ricci* était très admirée de Stendhal, justement parce que ce prélat éclairé de l'époque de Pierre-Léopold avait connu nombre de démêlés avec la Papauté, pendant la mise en œuvre des réformes jésuites en Toscane.

à Naples, avant de reprendre la route du retour) ; il n'y était pas allé en 1813 ; et il y avait séjourné un mois et demi en décembre 1816-janvier 1817. C'est donc assez peu pour se déclarer comme un familier de la Cité des papes. À examiner le texte, on peut estimer avec V. Del Litto que la substance des appréciations portées sur Rome dans *Rome, Naples et Florence en 1817* est bien le journal rédigé en 1811, année où la déception de Stendhal avait été vraiment forte à l'égard de la Ville Éternelle. S'il avait tenu à actualiser et à compléter ses observations en se rendant sur place au cours de l'hiver 1816-1817, le résultat fut peu probant car son désappointement fut encore pire. Les pages de journal noircies sur place reprennent toutes la même antienne : un gouvernement scélérat, un peuple canaille, et une vie artistique et musicale si pauvre et attardée qu'elle en est pitoyable. Cela conduit Stendhal à revenir sur la question de la transition, et sur la place de cette année 1814, après la débâcle des Français, dans la refondation du pouvoir pontifical. Le gouvernement rétabli en 1814 n'est pas, d'après lui, une autorité paternelle mais simplement une domination cynique. Il repose d'abord sur la peur, d'abord celle de la damnation, entretenue bien facilement chez les sujets catholiques du pontife, et puis celle de l'action souterraine de la police, dont les oreilles sont partout. Observons que pour soutenir cet argument, tout à fait dans la même inspiration que Guinan Laoureins, Stendhal réactive l'anticléricisme le plus caricatural, celui qui était souvent colporté avec elles par les troupes d'occupation françaises et qu'on prêtait par exemple au général Radet, l'homme qui avait arrêté le pape : il raconte ainsi une anecdote grotesque, à propos d'un miracle du Vendredi saint qui aurait changé un chapon en carpe à la table d'un bourgeois romain que son confesseur pressait de faire maigre³¹. Mais il ne s'en tient évidemment pas là, et comme le diplomate belge, il

³¹STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, p. 62.

part du contraste entre la Rome antique et la Rome moderne (en faisant appel, bien sûr, aux *Considérations* de Montesquieu, dont il découvre opportunément un exemplaire in-32° dans son écritoire de voyage), et il cherche à remonter jusqu'aux logiques de l'immobilisme dans lequel se complaisent les Romains, du haut en bas de l'échelle sociale.

À l'en croire, l'inertie entretenue par le pouvoir pontifical repose aussi sur la passivité et l'incapacité des élites autochtones. Or celle-ci constitue un véritable leitmotiv, nous le savons depuis la synthèse de Michael Broers sur la domination napoléonienne en péninsule, de l'approche de l'Italie par les administrateurs et des officiers français, qui décrivent les aristocraties toscanes et romaines comme inconstantes, quasiment émasculées, privées d'énergie et de volonté³². Lors d'une des dernières entrées de *Rome, Naples et Florence en 1817* qui soit datée de Rome, celle du 20 mars 1817, il s'adjoint l'aide de John Hobhouse, un littérateur anglais lié au parti whig et ami de Byron, « un jeune homme aimable, avec 60 000 livres de rente, sacrifiant son temps et sa fortune à la passion de connaître la vérité quelle qu'elle soit »³³, pour revenir sur ce qu'il considère comme la question essentielle : « Quelle a été l'influence de Buonaparte en Italie »³⁴ ? Et de chercher immédiatement avec le même Hobhouse, chez les bouquinistes romains, un recueil des actes

³² BROERS, *The Politics of Religion in Napoleonic Italy*, p. 193-195, et *The Napoleonic Empire in Italy*, p. 248-255. De fait, l'attitude de l'aristocratie romaine à l'égard des autorités françaises resta dans l'ensemble prudente : c'est ce que suggère notamment J. BOUTIER, *Ralliements illusoirs ? Les noblesses romaines et florentines face à l'annexion napoléonienne*, in *Les ralliements. Ralliés, traîtres et opportunistes du Moyen Âge à l'époque moderne et contemporaine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1997, pp. 173-197.

³³ *Rome, Naples et Florence en 1817*, p. 67.

³⁴ *Ivi*, p. 67.

imprimés du général Miollis, pour mieux faire l'éloge d'une administration bien intentionnée (12 M pour les embellissements de Rome) et toujours rigoureuse, hélas trahie par les employés de rang subalterne chez lesquels la corruption était une seconde nature et par la désaffection des classes dirigeantes...

Cela le renvoie bien logiquement non pas au défaut d'entraînement que l'on pourrait reprocher aux agents de la domination française en péninsule italienne pendant le *ventennio* ou le *decennio*, mais au défaut de motivation, à la désaffection chronique des élites locales. Leur timidité entretient leur arriération, à moins que ce ne soit l'inverse : à l'en croire, en tout cas, même l'idée la plus élémentaire du gouvernement représentatif ferait l'effet d'une douche froide auprès des grandes familles romaines. Il imagine ainsi une constitution en trois articles, « les 17 provinces nomment chacune 10 députés parmi lesquelles le gouvernement en choisit 5 pour former la chambre des communes / la chambre des pairs est nommée, chaque année, par le gouvernement, et composée des deux tiers de cardinaux et de 10 riches propriétaires / ces deux chambres votent l'impôt » : rien de bien audacieux, on le voit. Et il commente : « L'ignorance est si crasse dans la classe éclairée que même cette constitution (...) est peut-être une imprudence »³⁵. Exactement comme Reinhold, il estime que le peuple ne vaut pas mieux que les élites, et si la comparaison ne le porte pas à évoquer l'Afrique, elle le conduit aux Indiens d'Amérique : « Il y a moins à travailler pour faire un peuple civilisé des sauvages du lac Érié que des habitants du patrimoine de Saint-Pierre »³⁶, lance-t-il de façon lapidaire, alors qu'il s'apprête à quitter la Ville Éternelle. Et se retournant sur la route

³⁵ *Ivi*, pp. 61-62.

³⁶ *Ivi*, p. 68. À Naples, à l'entrée du 8 mars 1817, il avait déjà évoqué un « peuple demi-nu, qui vous poursuit jusque dans les cafés (...). Ces barbares sont *friponneaux*, parce qu'ils sont pauvres, mais ne sont pas méchants » (*ivi*,

parcourue à travers l'Ombrie depuis Civita Castellana, il conclut avec un peu de solennité : « Sans la liberté, Rome va mourir³⁷ ». La liberté d'informer, d'écrire, est piétinée à Rome, Stendhal y revient à plusieurs reprises. Aussi suggère-t-il que le retour de Pie VII, sans constituer exactement un retour en arrière, a suspendu un mouvement d'élan et de régénération. On se trouve donc bien, dans *Rome, Naples et Florence en 1817*, dans le même cadre problématique que celui du *Tableau de Rome à la fin de 1814*, pour lequel un scepticisme sarcastique demeurait de mise face à la Papauté restaurée. Pie VII « a bien repris sa place, mais les lumières et la modération en présideront-elles davantage au gouvernement de ses sujets ? J'en doute », écrivait J.-G. Reinhold... Ce ne serait d'ailleurs pas le Vatican, ce serait Rome « qu'il faudrait plaindre ici... de se retrouver sous un gouvernement sans système, qui avilit, qui corrompt, qui décourage tout autour de lui »³⁸.

Reinhold en voulait notamment pour preuve le jeu de balancier entre l'influence des deux principaux ministres de Pie VII, Pacca et Consalvi.

p. 58) : c'est l'idée du *lazzarone* comme « bon sauvage de l'Europe », en quelque sorte...

³⁷ *Ivi*, p. 69. Stendhal appuie curieusement ce diagnostic sur la dépopulation de la ville, qui avait pourtant été portée à son paroxysme par les Français : de 179 000 habitants sous Pie VI, vers 1790, elle avait atteint 140 000 au début du pontificat de Pie VII, et stagnait autour de 123 000 en 1814 – mais Stendhal juge, quant à lui, qu'elle est tombée jusqu'à 100 000 en 1813, ce qui est inexact. Il l'attribue la progression des fièvres malignes et déplore que le temps ait manqué pour que les marais Pontins aient été asséchés et la campagne de Rome, « plantée », ce qui est une nouvelle référence aux projets soutenus par les Français pendant la période de la déportation du pape. C'est d'ailleurs très explicitement qu'il ajoute que seul « un despote homme supérieur » aurait pu imposer cela aux Romains.

³⁸ Guinan Laourens, *Tableau de Rome*, p. 347.

Des deux vizirs du Vatican, l'un ne rêve que conspirations pour avoir des prétextes contre les hommes, qu'il veut prendre. C'est le même qui d'un mot pouvait conjurer l'orage de 1808 et qui n'a su donner que des conseils violents. Prêtre sans humanité, ministre sans lumières, il n'a même pas le mérite d'avoir dicté quelques notes éloquentes dont on lui faisait honneur, parce qu'on ne savait pas qu'il les payait. L'autre, plus souple, rampe à la cour des souverains, mendiant un regard de bienveillance ; pour un maître, qui n'intéresse plus personne. Mais son orgueil sait souffrir les humiliations pour se ménager à lui-même les suffrages des puissants, qu'il caresse et qui le protégeront un jour, au conclave, s'ils croient avoir besoin de lui³⁹.

Or Stendhal donnerait en 1817 quasiment la même présentation des choses :

Le pape veut faire son salut ; et croyant, en conscience, que le cardinal C*** a plus de talent que lui pour gouverner, lui a remis le despotisme civil. Le despotisme religieux est entre les mains du parti ultra, qui a pour chef le vertueux cardinal P***.

Et de décrire une sorte de mouvement de va-et-vient, de balancement entre les orientations dictées par les deux ministres, qui tour à tour ont l'ascendant sur l'esprit du faible Pie VII⁴⁰. Bien entendu, cette manière de décrypter les luttes d'influence auprès du pontife prenait sa source à la restauration de 1814, puisque c'était à Foligno, le 17 mai, que Consalvi avait été désigné comme secrétaire d'Etat, et dès le 20 il était parti pour Paris où il destitua *de facto* le cardinal Della Genga, missionné sur place quelques jours avant lui. Pacca avait reçu, pour sa part, le titre de pro-secrétaire d'Etat, et la charge de rétablir un fonctionnement normal des pouvoirs à Rome et dans le reste des États de l'Église. Le 24 mai 1814, Pie VII était arrivé aux portes de Rome et y faisait une entrée triomphale avec auprès de lui, dans sa voiture, les cardinaux Mattei et Pacca. Il n'y a guère de doute que

³⁹ *Ivi*, p. 166.

⁴⁰ STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, pp. 60-61.

Pie VII entendait bien reprendre personnellement les choses en mains et faire travailler ensemble ces deux hommes, opposés pour leurs personnalités et leurs orientations, l'un plus *politiccante*, l'autre plus *zelante*. Comme en témoigne d'ailleurs l'abondante correspondance adressée par Consalvi depuis Vienne, l'association de Consalvi et de Pacca était faite pour donner des fruits, et non pour s'épuiser en des querelles stériles⁴¹.

Avec une certaine dose de bonne conscience, Stendhal a prêté à Consalvi une sorte de nostalgie ou d'inspiration de la période française. Sur ce point, il faut observer que les anciens fonctionnaires français actifs en Italie avaient souvent fait leur propre publicité, dès le lendemain de la défaite de l'Empire en péninsule et de l'effondrement de 1814 : Le Gonidec, procureur général, avait par exemple rédigé une note pour ses enfants dans laquelle il soutenait que Consalvi, de passage à Paris, l'avait reçu avec beaucoup de chaleur, et l'avait félicité pour l'impartialité avec laquelle la justice avait été rendue à Rome entre 1809 et

⁴¹ BOUTRY, *Roma moderna*, p. 373-375. Voir aussi M. M. O'DWYER, *The Papacy in the Age of Napoleon and the Restoration. Pius VII, 1800-1823*, Lanham (Md), University Press of America, 1985, pp. 125-139, et M. MOSCARINI, *La restaurazione pontificia nelle provincie di « prima recupera » (maggio 1814- marzo 1815)*, Rome, 1933, pp. 39-40. La meilleure synthèse, à mon sens, sur les orientations politiques de la restauration romaine de 1814-1815 reste celle d'A. VAN DE SANDE, *La curie romaine au début de la Restauration. Le problème de la continuité ans la politique de la restauration du Saint-Siège en Italie, 1814-1817*, s'Gravenhague, Staatsuitgeverij, 1979 (Studiën van het Nederlandsinstituut te Rome, n° 6) : voir notamment pp. 44-67 sur toute la période du pro-secrétariat d'État de Pacca. Pour voir les choses du côté de Vienne et de la mission de Consalvi, l'ouvrage d'Alessandro Roveri demeure bien sûr précieux : A. ROVERI, *La Santa Sede tra Rivoluzione francese e Restaurazione. Il cardinale Consalvi (1813-1815)*, Florence, La NuovaItalia, 1974. Roberto Regoli est également revenu sur le sujet dans R. REGOLI, *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, Rome, Università Gregoriana, 2006, pp. 339-370.

1814⁴². Stendhal s'en fait certainement l'écho, ainsi lorsqu'il va jusqu'à prêter à l'onctueux cardinal les paroles suivantes : « Les crimes et l'esprit général de friponnerie étaient diminués des deux tiers sous le gouvernement français. La perversité a reparu sous le gouvernement *ultra* qui m'a précédé. Je reviens aux mesures françaises⁴³ ».

En réalité, la recherche historique a pu établir que l'opposition entre deux modes de transition post-napoléonienne et deux modes de rétablissement de l'autorité pontificale, souvent ramenée à une coupure simpliste entre Pacca, pendant la phase de son pro-secrétariat d'État, et Consalvi, après son retour de Vienne, était à la fois fortement exagérée et excessivement schématique. D'une part, la différenciation entre deux voies possibles pour l'Église, l'une plus *politicante*, l'autre plus *zelante*, ne peut se ramener à un conflit de personnalités : elle ne datait pas, de toute façon, des choix de 1814, et elle avait reçu sa première formulation dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle, face à la politique religieuse de la France révolutionnaire, au choc de la République romaine, et à la succession de Pie VI⁴⁴. D'autre part, le cardinal Consalvi a sans doute en partie orchestré lui-même le développement de son propre mythe, par exemple au moment où il rejoignit Della Genga à Paris et reprit la direction des négociations que le premier traité de Paris avait laissées floues, en particulier sur l'avenir des Légations⁴⁵. Plus tard, une fois parvenu

⁴² Cette *Note inédite de Le Gonidec* est évoquée par L. MADELIN, *La Rome de Napoléon*, pp. 680-681, note 3. Au cours de l'entretien, Consalvi aurait ôté sa calotte rouge et dit à son interlocuteur : « Soyez convaincu que sous cette calotte, il y a des idées libérales. *Ce sont les vôtres* et celles de beaucoup d'honnêtes gens. »

⁴³ STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, p. 61.

⁴⁴ Voir ici REGOLI, *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, pp. 157-162.

⁴⁵ P. PIRRI, *Il Cardinale Consalvi e Mons. Della Genga nella missione diplomatica a Parigi del 1814*, in « Civiltà Cattolica », 6 et 20 septembre 1924, pp. 395-404 et pp. 519-528. Le futur Léon XII avait été l'un des tout premiers

à Vienne, après son étape à Londres, il ne cesserait de poser, dans ses échanges avec la Curie, en modérateur. Les diplomates étaient d'ailleurs nombreux à juger préférable que la marche des affaires soit ralentie jusqu'à son retour, afin d'éviter des mesures trop raides.

Écrivait par exemple le chevalier Lebzeltern à la chancellerie autrichienne :

Le plan que suivent les gens censés est de tâcher d'empêcher qu'il ne se fasse rien de décisif, afin de gagner le retour du cardinal Consalvi, et cette suspension et apathie dans la marche du gouvernement et dans plusieurs affaires urgentes sont cependant préférables dans le cas actuel à des démarches fausses et propres à augmenter le désordre⁴⁶.

prélats à arriver auprès de Pie VII, sans doute avant même le 29 avril, mais sa mission à Paris était devenue quasiment sans objet puisqu'il n'y parvint, depuis Cesena, qu'après 22 jours de voyage, le 29 mai (la signature définitive du traité datant du 30). Arrivé auprès du pape le 8 mai et parti le 20 mai de Foligno, Consalvi atteignit Paris le 2 juin et prit le relais, ce qui laissa imaginer que Della Genga était désavoué, alors que telles n'étaient vraisemblablement pas les intentions de Pie VII. Voir à ce sujet la mise au point de R. REGOLI, *La diplomazia pontificia al tempo di Pio VII. Le istruzioni ai rappresentanti papali*, in *Fede e diplomazia. Le relazioni internazionali della Santa Sede nell'età contemporanea*, a cura di M. DE LEONARDIS, Milan, EDUCatt, 2014, pp. 23-50 et le développement figurant dans son ouvrage, *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, pp. 339-346.

⁴⁶ Lettre de Lebzeltern à Metternich, 3 septembre 1814, citée par A. VAN DE SANDE, *La Curie romaine*, p. 220. Pacca, de son côté, se défendrait plus tard en estimant qu'on lui avait donné d'emblée le mauvais rôle : « Tout comme j'avais été choisi comme pro-secrétaire d'État en 1808 pour être la victime désignée au sacrifice pendant la chute du gouvernement pontifical, de même j'étais nommé pour prendre en charge toute la haine pesant sur le ministère et pour boire un second calice plus amer encore que le premier », écrivit-il dans un mémoire intitulé *Il mio secondo ministero* (in A. QUACQUARELLI, *La ricostruzione dello Stato pontificio (con una memoria inedita del Card. Pacca)*, Bari/Città di Castello, L. Macri, 1945, p. 160).

Et Consalvi lui-même semble avoir pensé que tout signe de réaction politique trop marquée, à Rome, était susceptible de compromettre les efforts de sa diplomatie⁴⁷. Certains historiens comme Massimo Petrocchi allaient même jusqu'à estimer que la modération, l'humanité, le sens politique de Consalvi devaient être comptés comme des éléments de la genèse du néo-guelphisme⁴⁸. Mais la recherche moderne estime plutôt que l'on a sciemment exagéré le caractère réactionnaire des mesures prises à Rome au début de l'été 1814 par la Commissione dello Stato, qui n'était au fond qu'un organe de transition, chargé de remettre en route une machine administrative interrompue cinq années durant, et par les Congrégations destinées à examiner la conduite du clergé compromis avec les Français, qui cessèrent leurs fonctions dès le décret d'amnistie du 25 juillet⁴⁹.

⁴⁷ Voir ainsi le ton qu'il emploie dans une lettre à Pacca, commentant les décrets du 13 mai pris par le cardinal Rivarola, chargé de l'administration provisoire de Rome et des provinces de *prima recupera* : « Io non dico che non sieno giuste ma, Dio buono, che bisogno v'era di farle così presto, e danchè prima dell'arrivo del papa, e tutte in una volta ? » (lettre du 24 mai 1814, in *La Missione Consalvi e il congresso de Vienna*, a cura di A. Roveri, Rome, Istituto Storico Italiano per l'età moderna e contemporanea, 1970, t.1, p. 32-33).

⁴⁸ Voir l'argument de M. PETROCCHI, *La restaurazione romana, 1815-1823*, Florence, Le Monnier, 1943, p. 129-140. Un peu de la même manière, Gellio Cassi estimait qu'il était un précurseur de l'Italie unifiée : G. CASSI, *Il Cardinale Consalvi ed i primi anni della restaurazione pontificia (1815-1819)*, Milan, Albrighi, Segati & Co., 1931, p. 7. Pour une appréciation plus récente, voir de nouveau R. REGOLI, *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, p. 425-432.

⁴⁹ Voir sur ce point BOUTRY, *Souverain et pontife*, p. 144-145. À noter que Stendhal reprendra ces accusations simplificatrices visant Rivarola (et au-delà, Pacca) dans les *Promenades dans Rome (Voyages en Italie*, p. 1000) : « À la chute de Napoléon, en 1814, le pape Pie VII envoya ici un cardinal chargé de tous ses pouvoirs [, qui] dans son zèle fougueux et aveugle, annula toutes les lois et règlements introduits par les Français. » Il suggère même

En lui-même, le rétablissement de Pie VII sur le trône de Pierre, en 1814, avait déjà une inspiration modérantiste et pragmatique⁵⁰. Il ne peut sérieusement être considéré comme un intermède assuré par le futur parti *zelante*, de même que la reprise en main par Consalvi, à partir de l'été 1815, ne peut pas sérieusement être interprétée comme une conversion à la culture administrative française. Bien davantage que la réorganisation consalvienne de 1816, qui n'est, au fond, qu'un conservatisme tempéré ou si l'on veut « éclairé », inspiré du « réalisme » de Metternich⁵¹, une telle conversion des élites ecclésiastiques aurait à la rigueur pu être incarnée par les orientations du plan dressé par l'abbé Giuseppe Antonio Sala, en mai-juin 1814. Mais précisément, celui-ci fut repoussé à la fois par Pie VII et par Consalvi comme trop audacieux, car d'une part il critiquait violemment les critères de composition du Sacré-Collège et de recrutement des cardinaux, et d'autre part il plaidait pour une complète laïcisation de toute l'administration pontificale – ce qui était le nœud de la question de la modernisation qui était posée au gouvernement des États de l'Église, aux yeux de presque tous les observateurs étrangers, jusqu'à Metternich. Remis au pape à Bologne, dès le 31 mars, ce plan avait été élaboré par Sala à la

que l'objectif était d'encourager la populace à massacrer les anciens « collaborateurs ».

⁵⁰ Sur l'épreuve subie par Pie VII pendant sa captivité et sur les orientations données au pontificat en 1814, je rappelle l'intérêt du colloque organisé en 2000 pour le bicentenaire de son élévation à la papauté par le conclave de Venise : *Pio VII, papa benedittino nel bicentenario della sua elezione*, a cura di G. Spinelli, Cesena, Badia di Santa Maria del Monte, 2003 (en particulier l'article de B. PLONGERON, *Les réactions d'un pape aux liens : Pie VII face à Napoléon (1808-1812)*, pp. 317-350).

⁵¹ Voir les remarques d'A. REINERMAN, *Metternich and reform : the case of the Papal States, 1814-1848*, « Journal of Modern History », 42, 1970, n° 4, notamment pp. 526-530. L'auteur, me semble-t-il, exagère le caractère rétrograde des politiques inspirées par les *zelanti* au cours de l'été et de l'automne 1814, en l'absence de Consalvi.

fin de ses années d'exil à Fiesole (son frère Domenico Sala avait été emprisonné avec Pacca à Fenestrelle). Depuis Vienne, Consalvi obtint que le plan ne soit pas imprimé et qu'on en détruise toutes les copies⁵². Sala était proche de Pacca et aussi de Di Pietro, qui l'employaient comme secrétaire particulier, de sorte qu'il fut désigné assez facilement, le 4 juin 1814, comme secrétaire de la Congrégation de la Réforme, *i.e.* de l'organisme chargé de la lourde responsabilité de réformer le clergé romain, et tout particulièrement des réguliers – dans le même temps qu'on rétablissait la Compagnie de Jésus (7 août 1814), l'une des mesures les plus marquées du sceau de la réaction, aux yeux des critiques de la Papauté⁵³. Cette Congrégation de la Réforme devait encadrer l'afflux des moines dispersés en Italie ou déportés, et gérer la remise en route des monastères et la reprise de leurs fonctions caritatives, car tout le tissu assistantiel de la Ville Éternelle s'était défait en l'espace de quelques années, compte tenu des fermetures de couvent et des expulsions⁵⁴.

Il serait également facile de montrer que le portrait de Consalvi dressé par Stendhal, et présent en filigrane chez Guinan Laourens dans l'opposition qu'il fait (en employant volontairement le lexique du despotisme oriental) entre les deux « vizirs »

⁵² BOUTRY, *Souverain et Pontife*, p. 462 : cela n'empêche qu'il en existe une à la Bibliothèque vaticane, qui a été éditée à la fin du XIX^e siècle par G. Cugnoni et reprise dans G. A. SALA, *Scritti vari*, a cura di V.E. Giuntella, Rome, Società romana di Storia Patria, t. 4, 1980.

⁵³ Appréciation sans doute biaisée, car la période révolutionnaire et napoléonienne avait modifié la position des milieux ecclésiastiques par rapport à la Compagnie de Jésus. Voir l'analyse de la position de Consalvi sur ce dossier par REGOLI, *Ercolo Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, pp. 399-410.

⁵⁴ P. BOUTRY, *La Restaurazione (1814-1846)*, in *Storia di Roma dell'Antichità ad oggi. Roma Moderna*, Bari/Rome, Laterza, 2002, p. 376. Sur l'action de cette structure, voir notamment C. SEMERARO, *Restaurazione, Chiesa e società. La seconda recupera e la rinascita degli ordini religiosi nello Stato Pontificio (Marche e Legazioni, 1815-1823)*, Rome, Libreria Ateneo Salesiano, 1982.

du Vatican, trouve aussi ses limites du côté des doctrines de gouvernement. Ni pour le secrétaire d'État, ni pour le pontife, il n'était en effet imaginable d'envisager que Pie VII pût régner en souverain constitutionnel. Lorsque Stendhal, dans *L'Italie en 1818*, s'amuse à élaborer trois projets distincts de constitution à proposer pour les États de l'Église, il s'illusionne sans doute grandement sur leurs chances d'être un jour adoptés⁵⁵. Là aussi, la recherche a bien clairement montré que c'était un point d'achoppement entre les vues propagées par certains diplomates étrangers, soucieux de « conseiller » le Saint-Siège et de hâter sa modernisation politique, et le credo politique de la Curie de cette époque, pour laquelle bien évidemment Pie VII tenait son pouvoir de Dieu seul. Consalvi, sur ce point ne se distinguait nullement de Pacca, ni même des *martiri* et *settari* auxquels on l'a trop systématiquement opposé⁵⁶.

Enfin, l'argument, commun à Guinan Laoureux et à Stendhal, d'une forme de pusillanimité et d'inconstance, chez Pie VII peut apparaître aussi comme un lieu commun des années faisant suite à la restauration de 1814. L'homélie de Noël qu'il avait prononcée à Imola en 1797, avait justement été traduite en français, en 1814, à la demande de l'abbé Grégoire, l'un des chefs de file du « parti » libéral de la Restauration bourbonnienne en France (et par ailleurs ancien défenseur de l'Église constitutionnelle). Nul n'ignorait donc, au moment où nos deux auteurs rédigeaient leur voyage à Rome, que l'ancien cardinal Chiaramonti, depuis son siège d'Imola, avait « prêché avec éclat une doctrine populaire » et que peut-être, « la tiare [avait] été le prix de ce zèle démagogique »⁵⁷. C'est Reinhold qui va sans doute le plus loin des deux dans la critique de la personnalité de Pie VII : à

⁵⁵ Voir STENDHAL, *L'Italie en 1818*, in *Voyages en Italie*, p. 180-184.

⁵⁶ Voir par exemple sa lettre à Pacca du 20 mai 1815, in *La missione Consalvi*, t. 3, pp. 572-578.

⁵⁷ GUINAN LAOUREUX, *Tableau de Rome*, p. 165.

l'en croire, l'ambiguïté a été cultivée par ce dernier dès son élévation au trône de Pierre, et tout au long de ses « démêlés avec les Français ». À l'en croire, le pontife a payé ce double jeu en perdant l'indépendance de ses États en 1809, mais il risque aussi de lui valoir de cruelles désillusions en 1814, où les vainqueurs de Napoléon et les souverains restaurés ne lui pardonneront pas le sacre de l'empereur à Notre-Dame de Paris⁵⁸...

La Papauté aurait dû prudemment mettre à la cape et laisser passer la bourrasque. Elle n'a pas vu venir l'orage... Pie VII, mieux conseillé, aurait dû, tranquille à Saint-Pierre, invoquer la paix pour tous, au lieu de souffler la discorde... Le rôle d'un pape est de consoler les hommes et de faire bénir par la charité, au lieu d'indigner par des provocations à la révolte. Mais le zèle l'a emporté sur les lumières. L'orgueil et l'intérêt, ces deux grandes divinités de Rome, ont prévalu sur la Justice et la Raison. [Aspirant] à la palme des martyrs, le saint père s'est montré prince inflexible, après avoir été prélat trop complaisant⁵⁹.

C'était aussi retrouver certaines appréciations qui avaient couru en 1800, au moment du conclave de Venise, qui avaient identifié dans le nouveau pape une personnalité de compromis, choisie précisément pour son manque de détermination, qui le rendait compatible avec les plus réactionnaires d'un côté, et avec le parti des Français en Italie de l'autre. En substance, c'est d'ailleurs exactement ainsi que Stendhal devait décrire plus tard l'élection de 1800 dans le développement des *Promenades dans*

⁵⁸ Il soutient même qu'au congrès de Vienne, dont l'issue n'est pas encore connue au moment où il rédige son *Tableau*, « les rois entendent à peine ses réclamations » : et la « complaisance jésuitique [dont il fait montre à présent] pour effacer le souvenir d'une faiblesse coupable » ne lui sera d'aucun secours (*ivi*, p. 166).

⁵⁹ *Ivi*, p. 350.

Rome intitulé « Histoire des papes »⁶⁰, avant de suggérer une page plus loin qu'en réalité on s'était mépris sur le cardinal Chiaramonti, et d'évoquer son « admirable fermeté » dans sa détention à Fontainebleau et son « cœur de bronze » pour tous ceux qu'il n'aimait pas (il reprend une expression qu'il aurait entendue de la bouche du cardinal Alessandro Malvasia). La diplomatie française de 1814 partageait d'ailleurs largement ces vues, ainsi qu'en témoignent les instructions données par Talleyrand à l'évêque Cortois de Pressigny, le premier ambassadeur envoyé à Rome par les Bourbons rétablis à Paris⁶¹.

Une approche alternative : Pie VII en figure de la bienveillance et de l'humilité

La vision de Charlotte Eaton dans son guide de Rome paru à quelques années de distance apparaît toute différente⁶². Née Waldie, Eaton se trouvait en 1815 avec sa sœur Jane au quartier général de Wellington, juste avant Waterloo, où elles accompagnaient leur frère, et elle fut évacuée sur Anvers dans l'attente du résultat de la bataille : son compte rendu eut un énorme succès

⁶⁰ STENDHAL, *Promenades dans Rome*, in *Voyages en Italie*, p. 1047. Rappelons que le texte date de 1829, et qu'il est marqué par les polémiques entourant le pontificat de Léon XII, qui venait de s'achever.

⁶¹ « Pour traverser des temps pareils, il eût fallu un courage inébranlable, et le caractère de Pie VII ne lui donnait que de la résignation. Homme simple élevé dans un cloître, loin des affaires et des hommes, sa candeur le trompait souvent sur leurs intentions », écrit Talleyrand, avant d'inviter l'ambassadeur à « traiter avec ménagement ses fautes » ! (20 juin 1814, cité par Henry CON-TAMINE, *Diplomatie et diplomates sous la Restauration, 1814-1830*, Paris, Hachette, 1970, p. 61).

⁶² C. EATON, *Rome in the Nineteenth Century. A Series of Letters Written During a Residence in Rome in the Years 1817 and 1818*, 3 vol., Edimbourg, Constable, 1820 (ou 2 vol., New York, 1827).

auprès du public britannique et lui valut une petite célébrité⁶³. L'année suivante, elle et sa sœur s'étaient mariées et elles parcoururent l'Italie avec leur frère et leurs époux. Ce voyage de noces fut l'occasion de tenter un nouveau coup éditorial⁶⁴. Le récit de son voyage, centré sur Rome, parut sans nom d'auteur et fut également un succès de librairie. Il devait même passer pendant longtemps pour le guide de référence pour le public anglophone, avec des rééditions en 1822, 1823, 1826 et encore 1860. Cela ne l'empêcha pas, par ailleurs, on l'a vu, d'être mis à l'Index.

Dans le guide de Rome de Charlotte Eaton, la description de la ville, très détaillée, suit un exposé classique qui va des monuments de la Rome antique jusqu'à la Rome contemporaine, et elle ne prétend pas s'en détourner pour faire de la place aux événements les plus récents. Néanmoins, dans sa deuxième édition, le livre prendrait la peine de souligner que depuis 1816, les prédictions qu'Eaton avait faites ne s'étaient révélées que trop fondées : ainsi, Naples était entrée en révolte, et sans le moindre doute, tôt ou tard, Rome suivrait un jour le même mouvement. Ainsi, quoiqu'ouvertement favorable au pape et admiratrice de Consalvi, elle rejoignait l'opinion courante des voyageurs des Lumières, qu'avait résumée l'abbé Richard, qui avait écrit dès 1764 : « Il n'est pas possible d'imaginer qu'un État composé de

⁶³ C. EATON, *Waterloo Days. A Narrative of an English woman Resident in Brussels*, Londres, John Murray, 1817.

⁶⁴ À noter également que Eaton publia en 1826, sous son nom de jeune fille de Charlotte Waldie, un roman intitulé *Continental Adventures. A Novel*, en trois volumes chez Hurst, Robinson & Co. Or, elle se servit de ses expériences italiennes pour y nourrir la description de plusieurs péripéties se situant en Italie du Nord. Mary Shelley en fait une critique assez sévère dans son célèbre article « The English in Italy ».

pareils sujets puisse subsister longtemps »⁶⁵, et elle se rapprochait, ainsi qu'on va le voir, de la prophétie finale du tableau de Guinan Laourens.

À lire attentivement l'ouvrage, il ne contient qu'un petit nombre d'allusions, directes ou indirectes, à ce rétablissement du pouvoir pontifical caractéristique de l'année 1814 et à la rupture qui s'en est ensuivie. C'est autour de la personne du pontife que Charlotte Eaton choisit de faire porter l'attention de ses lecteurs, auxquels elle cherche à faire apercevoir à la fois le pape triomphant, porté par la liesse populaire des Romains en mai 1814, et la personne privée du pontife, toute de douceur et de modestie.

À ce titre, remarquons que les papes dans la mesure où ils sont à la fois les élus de Dieu et les élus d'un conclave, et même s'ils appartiennent à une prestigieuse lignée, avaient toujours eu besoin d'un important investissement symbolique pour habiter la fonction et s'approprier la sacralité qui lui est attachée. La pompe des cérémonies de couronnement du pontife, en particulier à compter de la Contre-Réforme, en témoigne largement. De même, une autre preuve en est l'atmosphère électrique et instable qui est toujours observée à Rome en période de vacance du pouvoir. L'élection de Clément XIV (1769) et celle de Pie VI (1774) avaient été marquée par une sur-mobilisation des soldats et des sbires, alors que la ville, depuis les quartiers populaires jusqu'aux salons, bruissait de rumeurs. Parfois il fallait maintenir le calme plusieurs semaines, voire plusieurs mois, trois en 1774, pour que le conclave rende son verdict. Du point de vue rituel, il est manifeste que le retour de Pie VII dans sa capitale à la fin de mai 1814 avait repris volontairement des bribes du cérémonial du couronnement pontifical, et fait écho à sa première entrée dans la Ville le 3 juillet 1800, plus de trois mois après sa désignation par le conclave de Venise, et au rite du *possesso*, la

⁶⁵ Abbé J. RICHARD, *Description historique et critique de l'Italie*, 6 voll., Dijon / Paris, 1766, t. 5, p. 221.

prise de possession du diocèse de Rome⁶⁶. Ainsi que le remarqua le cardinal Pacca, qui avait rejoint Pie VII le 11 mai au soir, à Sinigaglia, la suite de leur périple avait été « moins un voyage qu'une marche triomphale »⁶⁷, avec arrêts à Ancône, Lorette, Maurata, Tolentino, Foligno, Spolète, Terni et Nepi. Comme Philippe Boutry l'a fait remarquer, le retour de Pie VII à Rome s'est mis en scène comme une sorte de pèlerinage à travers ses États. Lui et ses peuples s'assurent d'une fidélité mutuelle et une forme de contrat est renoué entre l'Élu de Dieu et les habitants de ces régions (en particulier des Légations, les plus convoitées par les puissances étrangères, Autriche comprise)⁶⁸. D'où les différentes stations que fait Pie VII, après sa première confrontation avec les Autrichiens et les Napolitains à Parme et à Reggio, à la limite de l'Émilie et de la Romagne. Il s'agissait bien de tout revisiter, comme un retour aux origines (on organisa même des espèces de retrouvailles avec la famille du pape, à Cesena, sur lesquelles on a le témoignage de Lebzeltner) et aux fondations de sa mission apostolique. Ce pontife restauré de 1814, c'était véritablement un pasteur se rendant auprès des siens, pour mettre

⁶⁶ Voir notamment M. BOITEUX, *Parcours rituels romains à l'époque moderne*, in *Cérémonial et rituel à Rome (XVI^e-XIX^e siècle)*, a cura di M.-A. VISCEGLIA, C. BRICE, Rome, École française de Rome, 1997, et M. CAF-FIERO, *La Nuova Era. Miti e profezie dell'Italia in rivoluzione*, Gênes, Marietti, 1991, pp. 133-158. Une véritable entreprise de resacralisation de la Ville profanée par la Révolution, et de rétablissement de la *maestà* du pontife est à l'œuvre, qui s'accentuera encore, bien sûr, après l'avènement de Léon XII.

⁶⁷ B. PACCA, *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité du pape Pie VII*, 2 voll., Paris, Ladvocat, 1833, t. 2, p. 257.

⁶⁸ BOUTRY, *Traditions et trahisons*, pp. 211-216. Pour une étude fouillée de l'itinéraire de Pie VII en tant que voyage politique, voir J.-M. TICCHI, *Et il revint chez lui par un autre chemin: le retour de Pie VII de Fontainebleau à Rome (23 janvier - 24 mai 1814)*, in *Benedictina* 61/2, 2014, pp. 219-250, et 62/2, 2015, pp. 207-241.

un terme à une séparation, au sens physique mais aussi au sens moral du terme.

L'entretien avec le pape, qui les reçoit dans ses jardins, le protocole interdisant que des femmes soient admises dans le palais du Quirinal, roule rapidement sur les Français. Charlotte Eaton se réjouit que le *statu quo ante* ait pu être rétabli à Rome, en matière d'œuvres d'art, que « les Français aient été forcés de restaurer tout ce qu'ils avaient pillé ». Le pape répond : « Quoi ! Ont-il restauré le sang qu'ils ont répandu ? Les richesses qu'ils ont dilapidées ? La morale qu'ils ont bafouée ? » Loin de s'en offusquer, Charlotte Eaton note que cet accès de colère et d'énergie qui lui vient en abordant le sujet mérite le respect. « Cela nous fit sentir, ajoute-t-elle, que c'était le dégoût de l'injustice, de la violence, de l'oppression, de l'impiété, et non le sentiment d'avoir été personnellement blessé ou insulté qui avait suscité la vertueuse indignation de *ce vénérable vieillard, dont la douceur, la patience et l'humilité ont été tout au long de sa vie les qualités distinctives*⁶⁹. » Le message ici relayé est celui de la modération, de la mansuétude, non pas comme la conséquence d'une personnalité faible mais au contraire comme l'adjuvant d'un tempérament ferme et déterminé. D'une part, c'est un moyen de rappeler que la restauration n'a pas été le théâtre de sanglants règlements de comptes. Car pour la femme de lettres anglaise, comme pour beaucoup de ses compatriotes, Pie VII aurait pu très facilement jouer la carte de l'absolutisme pour mieux exciter et diriger les passions populaires⁷⁰ : et justement, il s'y était refusé. D'ailleurs,

⁶⁹ C. EATON, *Rome in the Nineteenth Century*, t. 3, p. 129-130. C'est moi qui souligne.

⁷⁰ Ces vues étaient très communes chez les hauts fonctionnaires et les officiers napoléoniens, et on les trouve encore plusieurs années après 1814. Ainsi un agent français estimait-il, en 1821, qu'à l'opposé des Légations, « à Rome et dans les Marches, le gouvernement possède une force de résistance locale, dans un pays coupé de montagnes arides, de terres incultes, avec un climat meurtrier pendant l'été, peuplé d'hommes accessibles dans les campagnes aux

le pontife, malgré sa réputation de bigoterie, avait fait certaines ouvertures à Rome pour l'exercice du culte protestant qui lui valaient un grand respect de la part des dirigeants et de l'opinion britanniques. Et les entretiens que Consalvi avaient eus à Londres avec Castlereagh et le régent, en juin 1814, avaient encore contribué par ricochet à asseoir cette réputation d'un prince juste et tolérant, non-violent, ouvert au monde, quasiment celle d'un héritier des modes de souveraineté de la Renaissance italienne⁷¹.

Sans doute, à côté du livre de Charlotte Eaton d'autres récits d'Italie assimilables à des guides de voyage étaient parus en Angleterre à l'orée du XIX^e siècle ou au lendemain de 1814-1815 – le plus célèbre étant les *Letters from Italy in the years 1792 to 1798, Containing a View on the Late Revolutions in that Country*, de Mariana Starke (1765-1838). Paru d'abord en 1800, cet ouvrage fut légèrement augmenté en 1815 (d'un « *itinerary of Chamouni and all the more frequented passes of the Alps* »), mais surtout il fut complètement révisé, sur la base des observations faites au cours d'un nouveau voyage, en 1817-1818 pour paraître en 1820 chez John Murray (et aussi chez Galignani à Paris) sous le titre de *Travels on the Continent* : nouvelle version « *of that part of my letters from Italy which was intended as a guide for the travellers* ». L'une comme l'autre des deux éditions avaient particulièrement mis l'accent sur ce que les entreprises

fureurs de l'enthousiasme religieux, disposés à croire que des vengeances peuvent mener à la béatitude éternelle, et considérant comme infaillible le pontife » (« Situation politique de l'Italie, 1821 », rapport de Bourbel adressé au marquis de Rayneval, in *Per il Re, per l'Imperatore. Gli Stati italiani nei rapporti della diplomazia segreta francese e asburgica (1815-1847)*, a cura di B. M. CECCHINI, Rome, Archivio Guido Izzi, 1998, p. 106).

⁷¹ Voir notamment J. T. ELLIS, *Cardinal Consalvi and Anglo-Papal Relations 1814-1824*, Washington, The Catholic University of America Press, 1942, pp. 21-33, et sur la question de la tolérance et de la coexistence religieuses, R. REGOLI, *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, pp. 416-420.

françaises en Italie avaient apporté avec elles de persécutions religieuses, particulièrement Starke qui avait été supportrice des révoltes de 1799 des Sanfédistes et des Viva Maria⁷². Le témoignage de ces deux femmes de lettres anglaises a donc contribué à ancrer dans le public britannique l'assimilation des Français avec l'intolérance et l'impiété. La même réception des événements de 1809-1814 prévalait dans d'autres bastions du monde protestant, en particulier en Allemagne. Un manifeste paru en 1816 comme les *Briefe aus Rom* où la poétesse Friederike Brun Chroniquait sa résidence dans la Ville Éternelle entre 1808 et 1810, transformait le récit de voyage en méditation politique et en critique radicale du despotisme napoléonien, tout en lui conservant l'apparence d'une série d'anecdotes et la forme classique du « journal par lettres ». Et *in fine*, cette protestante danoise y faisait en contrepoint l'éloge du saint père, tout à la fois comme victime de l'arbitraire et comme symbole d'une forme de « résistance passive » au tyran dans laquelle il avait été rejoint par la population et du clergé romains. Réédité en 1820, le livre de Brun illustre donc d'une autre manière que les guides britanniques, mais dans un esprit peu éloigné, la remarquable popularité dont jouissait Pie VII dans les années suivant immédiatement la chute de l'Empire, où il était aux yeux de toute l'Europe, y compris protestante, l'homme qui n'avait pas cédé à Napoléon. La différence tient surtout au fait que, plutôt que de peindre la Rome pontificale « recouverte » par le pontife, le récit de Friederike Brun – seul dans le genre – se transportait en amont de 1814,

⁷² Voir notamment J. MOSKAL, *Napoleon, nationalism and the politics of religion in Mariana Starke's Letters from Italy*, in *Rebellious Hearts. British Women Writers and the French Revolution*, a cura di K. LÖKKE, A. CRACIUN, Albany, SUNY Press, 2001, pp. 161-192, et N. BOURGUINAT, « *Et in Arcadia ego...* » *Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017, pp. 268-272 et pp. 378-383.

au cœur de l'époque française, et que celle-ci n'était pas considérée rétrospectivement, plus ou moins embellie ou idéalisée. Il ne négligeait pas par ailleurs de camper des tableaux de lieux et scènes emblématiques de la Rome pontificale, par exemple celui du Carnaval, à rapprocher de l'abondante littérature des pèlerins, des artistes et des voyageurs du début du XIX^e siècle. Dans le domaine littéraire, les *Briefe aus Rom* soulèvent bien sûr d'autres questions - intertextualités (avec l'Écriture sainte, avec Goethe, Matthisson et d'autres auteurs allemands), écritures de résistance, recherche d'une voie légitime pour faire entendre un langage politique féminin⁷³ -, qui le transportent dans une toute autre sphère, sans doute, que celle où se situe l'ouvrage de Guinan-Laourens.

Conclusion

L'inspiration anti-pontificale du *Tableau de Rome vers la fin de 1814*, très nettement héritière des réserves et des polémiques accumulées par les voyageurs du XVIII^e siècle, est innovante au moins dans la mesure où elle s'adosse sur une comparaison avec la période française, entre 1809 et 1814, pour bâtir son portrait critique de la capitale de l'Église. Ainsi qu'on l'a vu, la réception du texte fit polémique à Rome, et aggrava la défiance qui pesait déjà sur son auteur présumé, le diplomate hollandais Reinhold, au sein de la Curie. Pour les enjeux relatifs à la restauration du pape en 1814, on peut considérer que l'inspiration de ce *Tableau* est passée en grande partie dans l'analyse qu'a offerte Stendhal dans *Rome, Naples et Florence en 1817*

⁷³ Je me permets de renvoyer au commentaire historique que j'ai donné de la traduction française de ce texte : F. BRUN, *Lettres de Rome (1808-1810). La Rome pontificale sous la domination napoléonienne*, a cura di N. BOURGUINAT, H. RISCH, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014.

tendant à exagérer le caractère réactionnaire de la transition politique – et par contrecoup à magnifier le libéralisme de Consalvi en le reliant à l'héritage de la culture administrative française. Lorsque celui-ci écrivit ses *Promenades dans Rome*, un peu plus de dix ans plus tard, il parvint à tourner la page, pas tellement parce qu'il aurait eu une meilleure ou une plus intime connaissance de la Ville Éternelle et de son histoire récente, car il n'y avait accumulé que quelques semaines de séjour supplémentaire (deux mois en 1823-1824, trois semaines en 1827), mais surtout parce qu'il s'attacha à évacuer presque complètement la polémique de son propos, pour se centrer davantage sur les sensations et sur l'atmosphère. De telle sorte que dans les *Promenades*, sans prendre le risque d'être étiqueté comme « papiste », Stendhal se refusa à instruire à charge. Il ne prit pas le risque de ne conserver que la malveillance, bien palpable (à côté d'un certain penchant à la grandiloquence) dans le récit de voyage de Guinan Laoureins, dont la péroraison sonnait comme une attaque sans nuance contre l'institution pontificale, mise classiquement en parallèle avec l'héritage de la Rome antique :

Et toi aussi Rome moderne, tu me laisseras des souvenirs ! J'ai vu tes temples, tes fontaines, tes palais : voilà ton luxe et ta gloire. Mais tes rues sont sales, sans alignement, sans air et les bords de ton fleuve, des précipices, ou des marais. Tes jardins seraient délicieux, tes villas charmantes, incomparables ; mais ta campagne est un désert. Ton ciel est beau ; mais ton climat tue les hommes.

Que veux-tu que je te dise de tes ruines ? Si elles font ta fortune, elles font aussi ta honte. La Rome des Paul-Emile et d'Auguste te fait trop petite. Tes princes et ton peuple n'ont des Romains que le nom... Et tes dieux ! Tu les fêtes, parce qu'il te nourrissent... A l'appareil de tes sacrifices, j'ai compris que tes prêtres aiment l'éclat et la pompe : c'est aussi là toute leur religion. Tu as l'esprit de t'en moquer tout bas, ils te croient peut-être leur dupe. Mais tu ne te trompes qu'à ton profit : tu vis à leurs dépens.

Et tes maîtres ! Tu en fais les représentants de Dieu même, les arbitres du monde avec le droit de juger les mortels, de les condamner et de les absoudre... Mais pourquoi, si longtemps vertueux, les voit-on ensuite si pervers⁷⁴ ?

⁷⁴GUINAN LAOUREINS, *Tableau de Rome*, p. 380-381.

Bibliographie

Sources imprimées

BRUN F., *Lettres de Rome (1808-1810). La Rome pontificale sous la domination napoléonienne*, a cura di N. BOURGUINAT, H. RISCH, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2014 [or. tedesca 1816]

CECCHINI B. M. (ed.), *Per il Re, per l'Imperatore. Gli Stati italiani nei rapporti della diplomazia segreta francese e asburgica (1815-1847)*, Rome, Archivio Guido Izzi, 1998

CONSALVI E., *Memorie del cardinale Ercole Consalvi*, a cura di Rome, Angelo Signorelli, 1950

CONSALVI E., *Mémoires du cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat du pape Pie VII*, a cura di J. CRETINEAU-JOLY, 2 voll., Paris, Plon, 1864

EATON C., *Rome in the Nineteenth Century. A Series of Letters Written During a Residence in Rome in the Years 1817 and 1818*, 3 voll., Édimbourg, Constable, 1820

GUINAN-LAUREINS, *Tableau de Rome vers la fin de 1814*, Bruxelles, 1816

LÉVIS-MIREPOIX E. (ed.), *Un collaborateur de Metternich. Mémoires et papiers du chevalier Lebzeltern* (Paris, Plon, 1949)

PACCA B., *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité du pape Pie VII*, par L. Bellaguet, 2 voll., Paris, Ladvocat, 1833

Ricostruzione dello Stato pontificio (La). Con una memoria inedita del Card. Pacca su "il mio secondo ministero", a cura di A. QUACQUARELLI, Città diCastello/Bari, L. Quadri, 1945

ROVERI A. (ed.), *La missione Consalvi e il Congresso di Vienna*, 3 voll., Rome, Istituto Storico Italiano per l'età moderna e contemporanea, 1970-1973

STARKE M., *Travels on the Continent*, Londres/Paris, John Murray/Galignani, 1820 [1^{ère} éd. 1800]

STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, Paris/Londres, 1817, et *Promenades dans Rome*, Paris, 1829, in *Voyages en Italie*, a cura di V. DEL LITTO, Paris, Gallimard, 1973

Travaux

ARMANDO D., *Nel cantiere dell'Inquisizione: la riapertura dei tribunali del Sant'Uffizio negli anni della Restaurazione*, in *Prescritto e proscritto. Religione e società nell'Italia moderna (secc. XVI-XIX)*, a cura di A. CICERCHIA, G. DALL'OGGIO, M. DUNI, Rome, Carocci, pp. 233-254

BOUDARD J., *Rome au XIX^e siècle vue à travers les guides de l'époque*, Moncalieri, CIRVI, 2002

BOUDON J.-O., *Les cardinaux sur les routes de l'Empire : l'exemple de Bartolomeo Pacca*, in *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites (1790-1840)*, a cura di N. BOURGUINAT, S. VENAYRE, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2007, pp. 271-286

BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* » *Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017

BOUTRY P., *Les écrits autobiographiques des cardinaux secrétaires d'Etat du premier XIXe siècle*, « Mélanges de l'École Française de Rome. Italie et Méditerranée », 110, (1998/2), p. 591-607

BOUTRY P., *Traditions et trahisons : le retour de Pie VII à Rome (14 mars-24 mai 1814)*, in Y.-M. BERCÉ (ed.), *La fin de l'Europe napoléonienne. 1814, la vacance du pouvoir* (Paris, Henri Veyrier, 1991), p. 202-218

BOUTRY P., *Souverain et pontife. Recherches prosopographiques sur la Curie romaine au début de la Restauration*, Rome, École française de Rome, 1999

BOUTRY P., *La Restaurazione (1814-1846)*, in *Storia di Roma dell'Antichità ad oggi. Roma Moderna*, Bari/Rome, Laterza, 2002

BOUTRY P., *Pie VII*, in *Dictionnaire historique de la Papauté*, a cura di P. LEVILLAIN, Paris, Fayard, 1994, pp. 1332-1340

BROERS M., *The Napoleonic Empire in Italy, 1804-1814. Cultural imperialism in a European Context ?*, Basingstoke, Macmillan, 2005

CAFFIERO M., *La risacralizzazione della città profanata : immagini e cerimoniali a Roma tra Rivoluzione e Restaurazione*, in ID., *La Nuova Era. Miti e profezie dell'Italia in rivoluzione* (Gênes, Marietti, 1991), p. 133-158

CAFFIERO M., *La maestà del papa. Trasformazioni dei rituali del potere a roma tra XVIII e XIX secoli*, in *Cérémonial et rituel à Rome (XVIe-XIXe siècle)*, a cura di M.-A. VISCEGLIA, C. BRICE, Rome, École française de Rome, 1997

CASSI G., *Il Cardinale Consalvi ed i primi anni della restaurazione pontificia (1815-1819)*, Milan, Albrighi, Segati & Co., 1931

CHAPPIN M., *Pie VII et les Pays-Bas. Tensions religieuses et tolérance civile, 1814-1817*, Rome, Università Gregoriana, 1984

COLAPIETRA R., *La formazione diplomatica di Leone XII*, Rome, Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 1947

COLESANTI M. (ed), *Stendhal, Roma, l'Italia. Atti del congresso internazionale, Roma, 7-10 novembre 1983*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1986

CONTAMINE H., *Diplomatie et diplomates sous la Restauration, 1814-1830*, Paris, Hachette, 1970

DEL LITTO V., E. KANCEFF (ed.), *Le journal de voyage et Stendhal*, Genève, Slatkine, 1981

ELLIS J. T., *Cardinal Consalvi and Anglo-Papal Relations 1814-1824*, Washington, The Catholic University of America Press, 1942

MADELIN L., *La Rome de Napoléon. La domination française à Rome de 1809 à 1814*, Paris, Plon, 1906

MAUGAIN G., *Rome et le gouvernement pontifical au XVIII^e siècle d'après les voyageurs français*, in *L'Italie au XVIII^e siècle* (Paris, Ernest Leroux, 1929), pp. 45-70

1815. *Italia ed Europa tra fratture e continuità. Atti del LXVII Congresso di Storia del Risorgimento Italiano (Milano, 4-7 novembre 2015)*, a cura di R. UGOLINI - V. SCOTTI DOUGLAS, Rome, Istituto di Storia del Risorgimento Italiano, 2017

MOE N., *The View from Vesuvius. Italian Culture and the Southern Question*, Berkeley, University of California Press, 2002

MOSCARINI M., *La restaurazione pontificia nelle provincie di « prima recupera » (maggio 1814- marzo 1815)*, Rome, Società romana di Storia Patria, 1933

MOSKAL J., *Napoleon, nationalism and the politics of religion in Mariana Starke's Letters from Italy*, in *Rebellious Hearts. British Women Writers and the French Revolution*, a cura di K. LOKKE, A. CRACIUN, Albany, SUNY Press, 2001, pp. 161-192

NARDI C., *Napoleone e Roma. Dalla Consulta romana al ritorno di Pio VII (1811-1814)*, Rome, Gangemi, 2005

O'DWYER M. M., *The Papacy in the Age of Napoleon and the Restoration. Pius VII, 1800-1823*, Lanham (MD), The University Press of America, 1985

PETROCCHI M., *La restaurazione romana, 1815-1823*, Florence, Le Monnier, 1943

RATH R. J., *The Provisional Austrian Regime in Lombardia-Venetia, 1814-1815*, Austin, University of Texas Press, 1969

REGOLI R., *Ercole Consalvi. Le scelte per la Chiesa*, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 2006

REGOLI R., *La diplomazia pontificia al tempo di Pio VII. Le istruzioni ai rappresentanti papali*, in *Fede e diplomazia. Le relazioni internazionali della Santa Sede nell'età contemporanea*, a cura di M. DE LEONARDIS, Milan, EDUCatt, 2014, pp. 23-50

REINERMAN A., *Metternich, Alexander I and the Russian Challenge in Italy, 1815-1820*, « Journal of Modern History », 46, (1974), pp. 262-276

REINERMAN A., *Metternich and Reform. The Case of the Papal States, 1814-1848*, « Journal of Modern History », 42, (1970), pp. 524-547

REINERMAN A., *Austria and the Papacy in the Age of Metternich*, voll. 1, *Between Conflict and Cooperation 1809-1830*, Washington, The Catholic University of America Press, 1979

RINIERI I., *Il Congresso di Vienna e la S. Sede (1813-1815)*, Rome, La Civiltà Cattolica, 1904

Roma fra la Restaurazione e l'elezione di Pio IX. Amministrazione, economia, società e cultura, a cura di A. L. BONELLA, A. POMPEO, M. I. VENZO, Rome, Herder, 1997

ROVERI A., *La Santa Sede tra Rivoluzione francese e Restaurazione. Il cardinale Consalvi 1813-1815*, Florence, La Nuova Italia, 1974

SEMERARO C., *Restaurazione, Chiesa e società. La seconda recupera e la rinascita degli ordini religiosi nello Stato Pontificio*

(*Marche e Legazioni, 1815-1823*), Rome, Libreria Ateneo Salesiano, 1982

SPAZIANI M., *In margine al Stendhal. Il 'Tableau de Rome à la fin de 1814'*, in ID., *Francesi in Italia e Italiani in Francia*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1961, p. 101-112

SPINELLI G. (ed.), *Pio VII, papa benedittino nel bicentenario della sua elezione*, Cesena, Badia di Santa Maria del Monte, 2003

VAN DE SANDE A., *La curie romaine au début de la Restauration. Le problème de la continuité dans la politique de la restauration du Saint-Siège en Italie, 1814-1817* (La Haye, Staatsuitgeverij, 1979)

WEIL M.-H., *Le prince Eugène et Murat*, 5 vol., Paris, Plon, 1902